

rien, sinon ignorer la mode; rien, sinon allumer les cinq feux des poêles à bois tous les matins au sortir du lit; rien, sinon travailler

1897-1996 - Le peintre de Concise au seuil de sa centième année. E

culiers. Comme autant de Peter Pan qui ouvrent une fenêtre invisible et s'envolent en vous invitant à les suivre.

J. B.

C'EST À DIRE

Pauvre de nous

17 / 4 / 96

Quoi de plus inquiétant qu'une misère invisible au point que quantité de non-pauvres pourraient tout aussi bien l'illustrer?

Par Jean-Bernard Vuilleme

Je regardais l'autre soir un reportage de la TSR consacré à la pauvreté en Suisse. Comment dire? Je n'étais nullement frappé par la détresse matérielle, mais au contraire par le fait que les pauvres que l'on me donnait à regarder et à entendre, je ne les aurais jamais identifiés comme tels si l'image était demeurée muette. Il fallait le savoir parce que cela ne se voyait pas. Leur habillement, par exemple, ne les distinguait pas de l'immense majorité des gens qu'on croise dans la rue. Mais une dame se plaignait de porter longtemps les mêmes vêtements, expliquait que pour elle «les vêtements sont faits pour durer». La même dame en train de faire ses courses dans un supermarché ne suggérait pas la disette, elle se fondait de manière trompeuse dans l'opulence ambiante tandis que la caméra balayait dans un travelling insistant les rayons débordant de fruits et de légumes. Et j'aurais parié que son mari quinquagénaire partait au travail dans sa grosse auto. Comment aurais-je deviné? Il se trouve qu'il allait boire un café et se levait tôt pour ne pas perdre le rythme. La misère? Il fallait vraiment la deviner par-delà les apparences.

Combien sont-ils à se lever tôt, à monter dans leur auto pour aller boire un café, à perpétuer des rythmes dénués de sens auxquels ils s'accrochent comme s'ils n'avaient jamais été que ce qu'ils faisaient?

Misère? Ils ne sont que ce qu'ils font. Humilié, c'est sûr, cet homme qui donne ses factures à viser aux services sociaux, là où tout lui crie qu'il n'est plus ce qu'il était depuis qu'on ne l'a plus voulu pour faire ce qu'il faisait, largué pour des raisons économiques. Et sa volonté de retrouver un emploi battue en brèche par son âge, rien que son âge, comme s'il était naturel que trente ans de loyauté professionnelle et de fidélité au système économique qui l'a nourri se solde par l'étiquette *assisté*. Sa détresse, je l'aurais peut-être devinée sans le son. Je l'aurais devinée quand on le voit attablé devant son café dans un bar désert, aseptisé et triste comme la misère helvétique.

Et les autres? Partout la même profusion d'objets, autant que chez vous et moi. Nous sommes presque tous pauvres si j'en crois ce qu'on m'a montré. Mais j'écoutais aussi, parfois à n'en pas croire mes oreilles. Oh! cette pauvre fillette qui aime tant les chevaux et sera bientôt privée de leçons d'équitation. Oh! ce pauvre homme qui doit déboursier chaque mois quatorze mille francs de frais fixes pour un camion qui ne lui permettrait pas de gagner sa vie sans l'assistance. Oh! ce pauvre jeune couple suisse moins bien traité par l'assistance, à ce qu'il dit, que s'il avait le privilège d'être nègre ou au moins étranger. La dame des services sociaux a bien sûr démenti, autant d'escrocs suisses que d'étrangers, c'est kif-kif, ouf, tout le monde s'en doutait, mais oh! oh! cette ahurissante tenta-

tive d'expliquer malgré tout que les étrangers ont tendance culturellement à étaler leurs richesses davantage que les Suisses. Etaler leurs richesses, oui, c'est textuel.

Ainsi vivons-nous dans un pays où la majorité des pauvres auraient le bon goût de ne pas étaler leur richesse. Si j'en crois mes yeux et mes oreilles, être pauvre signifie dépendre de l'assistance pour vivre à peu près comme tout le monde, et donc passer inaperçu. Pauvreté? Le professeur Pierre Gilliland mettait un peu d'ordre dans les esprits: elle est définie par un gain inférieur à la moitié du revenu moyen.

Tout l'effort consiste à rendre invisible la pauvreté que nous avons sous les yeux, si bien qu'un reportage consacré à la pauvreté en Suisse ne peut révéler autre chose que ce que tout le monde voit. Quoi de plus inquiétant que cette misère étendant son empire parmi nous de manière quasi invisible? Il faut alors ouvrir ses oreilles pour sonder les profondeurs de la pauvreté helvétique, débusquer la détresse dans les attitudes quotidiennes de Madame et Monsieur Tout-le-monde. Evaluer l'ampleur des trous d'être et d'identité dissimulés par les budgets troués et regarder les mains nouées sur les cordons des petites bourses pleines à craquer des petits sous qu'il faut hélas compter. Rester soi-même en fait, coûte que coûte donner le change. Passer inaperçu a toujours été une vertu civique fondamentale en Helvétie. Est-ce le moment de se faire remarquer?

J.-B. V.

Réd
Réd
Suis
Car
Geo
Vill
Rég
Di I
Spo
Fra
Mag
Sec
Léo
Illu
(inf
Edi